GRANDE PLAINTE DES CHASSEURS

A l'occaſion de la Lettre des Jacobins, adreſſée à toute la Garde-Nationale Pariſienne.

C'EST à vous, braves Pariſiens, à vous généreux camarades de la garde nationale, que nous adreſſons aujourd'hui nos trop juſtes réclamations, contre une ſociété ambitieuſe qui veut envahir tous les pouvoirs, & à qui, pour y parvenir, tous moyens ſont bons.

Nous ne vous adreſſerons point de beaux diſcours, nous n'en ſavons point faire ; tout notre talent ſe borne à ſavoir nous défendre, quand on nous attaque, & raconter les faits tels qu'ils ſe ſont paſſés.

Nous ne rappellerons point non plus, dans la circonſtance où nous nous trouvons, les ſervices que nous avons rendus à la ville de Paris, dans les

deux premiers jours de la révolution, nous n'avons faits que notre devoir, en abandonnant les drapeaux du despotisme pour suivre les étendards de la liberté; on ne nous doit point de reconnoissance.

Nous sommes d'ailleurs assez récompensés par les places que la municipalité a bien voulu nous confier.

Jusqu'à ce moment-ci, on ne nous avoit encore fait aucun reproche; une cabale ennemie nous a choisi pour plastron; nous n'en pouvons plus douter, d'après la lettre circulaire envoyée par elle à toutes les sociétés des amis de la constitution; c'est donc contre elle que nous devons aujourd'hui diriger notre marche; c'est-elle qui nous attaque; nous ne répondrons que par les faits; vous en jugerez, braves camarades, car nous nous flattons que, malgré les efforts de la cabale pour nous ravir ce titre si précieux, vous ne nous l'avez point encor ôté.

Vous le savez actuellement & n'en pouvez dou-



ter ; on avoit ſuſcité contre nous les contrebandiers, nos ennemis par état, puiſque notre corps n'eſt créé que pour aſſurer les droits d'entrées, on cherchoit un prétexte pour engager entre eux & nous une querelle dont on pu tirer parti.

L'occaſion s'eſt préſentée, nous ſommes deſcendus chez un particulier habitant le bourg de la Chapelle, ayant un commis à notre tête ; à peine avions nous pénétré dans la maiſon de ce particulier, que nous ſommes aſſaillis par une troupe armée, qui fait ſur nous une décharge de mouſqueterie ; huit de nos camarades ſe trouvoient ſeuls expoſés à ce feu terrible. Qu'euſſiez-vous fait en pareille occaſion, nous le demandons, braves volontaires, & vous généreux ſoldats de la garde ſoldée ? qu'euſſiez-vous fait ? euſſiez-veus pris la fuite ? Non, nous vous connoiſſons trop pour oſer même le ſoupçonner ? euſſiez-vous lâchement laiſſé aſſaſſiner vos camarades ? non, vous avez fait vos preuves ; vous n'euſſiez imité ; nous vous avons donc auſſi imité ; nous nous ſommes défendus, & nous nous ſommes trouvés forcés de tirer ſur ceux qui nous attaquoient.

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur cette espèce de combat, vous les connoissez tous ; mais ce que vous ne savez pas peut-être, ce que des hommes francs comme vous, ce que de loyaux militaires n'eussent pu présumer ; on a osé nous accuser d'avoir tenté une contre-révolution. Nous contre-révolutionnaires ! nous qui les premiers avons osé mettre en pratique ce saint axiôme, que quelquefois l'insurrection est le plus saint des devoirs ; nous qui avons suivi les premiers le mémorable exemple que nous avoient tracé les gardes-françoises ; nous enfin, qui avons eu les premiers le mérite de sacrifier notre existence à la liberté naissante & encore mal assurée.

C'est nous qu'on accuse aujourd'hui, c'est notre honneur qu'on attaque, & vous savez, braves camarades, ce qu'est l'honneur pour un militaire. Qui encore nous attaque ? Est-ce un individu dont l'opinion erronée n'influe point sur le reste des concitoyens ? Non, c'est une société entière qui prend le titre de société des amis de la constitution.

Eſt-ce dans une motion faite par un de ſes membres? Non, c'eſt dans une lettre circulaire qui court tous les départemens; c'eſt dans cette lettre, que le club des Jacobins annonce à toutes les ſociétés, à tous les clubs qui lui ſont affiliés, que la guerre civile éclatte à Paris, qu'il faut être plus que jamais ſur ſes gardes, que la contre-révolution a déjà commencé. On n'oſe pas peut-être nous y nommer hautement, mais on nous y dénonce; on publie que la malheureuſe affaire de la Chapelle, dans laquelle nous nous ſommes trouvés engagés malgré nous, eſt le ſignal convenu; on nous y peint comme vendus aux ariſtocrates, & par ce mot ſeul on nous voue à toute la fureur du Peuple.

De là, ſans doute, ces inſultes réitérées dont nous ſommes chaque jour l'objet depuis ces affreux événemens, de là ces menaces dont le peuple nous pourſuit à chaque pas, de là, cette demande formée par tous les folliculaires de nous ſupprimer; & c'eſt ainſi que pour ſervir des vues particulieres d'ambition, on ne craint point de compromettre

l'état, & l'exiſtance de huit cents hommes qui n'ont d'autres reproches à ſe faire que de ne s'être pas laiſſés impunémnte égorger par leurs ennemis.

Actuellement, chers camarades, que vous connoiſſez les faits ; actuellement qu'il n'eſt plus poſſible de vous en impoſer, jugez vous-mêmes de la cruelle poſition dans laquelle nous nous trouvons, nous vous connoiſſons aſſez généreux pour faire de vous les arbitres de notre ſort ; que faire, nos ennemis ſe cachent, il craignent trop le grand jour, ils nous attaquent ſourdement, tandis que fort de notre conſience, nous levons hardiment la tête. Nous allons les pourſuivre, nous allons les traduire devant le tribunal de l'opinion, &, nous verrons ſi l'hipocriſie & la fourberie pourront ſoutenir les regards de nos concitoyens éclairés.

Ralliez-vous, à nous, chers camarades, c'eſt nous tous que l'on attaque, on nous craint, par ce que nous ſavons faire reſpecter les lois & maintenir l'ordre public ; le club a eſſayé ſes forces contre nous, s'il réuſſit, il ne tardera pas à les tourner contre vous-mêmes, déjà il a manifeſté ſon opinion, déjà pluſieurs de ſes membres ont oſé avan-

cer en pleine aſſemblée que la garde nationale étoit devenu inutile, déjà il a cherché à exciter la diviſion entre le peuple, & nous ne le laiſſons point aller plus loin, traduiſons devant les tribunaux, à la barre même de l'aſſemblée, cette ſociété qui, ſous le maſque du patriotiſme, devient inſenſiblement une aſſemblée de deſpotiſme qui tyranniſent juſqu'à nos légiſlateurs ; éclairons la France entiere ſur ſes projets ambitieux, c'eſt le plus grand ſervice que nous puiſſions rendre à notre patrie.

Nous ſommes, chers camarades, vos freres & concitoyens,

LES CHASSEURS DES BARRIERES.

Paris 28 Janvier 1791.

De l'Imprimerie du vrai Patriote.